



# PANTHOLOGIE

## ÉDITION II

PLUME  
D'ARGENT







# PANTHOLOGIE

ÉDITION II

PLUME D'ARGENT



## SOMMAIRE

Thème	9
<i>Les créatures d'espace temps</i> , Kévin GALLOT	11
<i>Le festin du machaon</i> , HarleyA Warren	25
<i>Aponi</i> , Herbe Rouge	35
<i>Un papier, des papillons</i> , Fannie	41
<i>Le souffle du papillon</i> , Praline	51
Bonus	61
Remerciements	69



Illustration par Coccochoup





## THÈME

Un personnage discute avec un collègue de travail et remarque qu'il a soudainement des papillons dans le ventre.

*Développez cette intrigue...*





# Les créatures d'espace-temps

*Kevin Gallot*



Illustration par Isapass



Tout en sirotant une alougourde de caféine, Eva fixe des yeux un des écrans du poste de pilotage, affichant l'image du docteur Bane, flottant dans l'espace en combinaison spatiale. Le câble qui arrime l'homme à la spatonef Nigreforas le ramène doucement vers le sas, dévoilant peu à peu, sur l'écran, le fantastique panorama qu'il cache : le trou noir supermassif Sagittarius A\* entouré de son disque d'accrétion de plasma rougeoyant, étiré par l'effet de lentille gravitationnelle.

La voix synthétique de Ka, l'intelligence artificielle de bord, confirme le retour du docteur Bane. Quand Eva l'entend approcher, elle exécute un demi-tour sur son fauteuil pivotant d'une pression du pied, puis le dévisage, narquoise :

— J'espère que vous avez bien profité de votre petite balade. Vous allez entrer dans l'Histoire grâce à une stupide victoire à la courte paille.

— C'était la règle du jeu dont nous avons convenu, inutile de bouder, rétorque Bane.

— Qu'est-ce que ça fait d'être le premier Homme à effectuer une sortie spatiale à côté d'un trou noir ?

Bane garde le silence quelques secondes, ses yeux humides dans le vague, puis répond d'un ton hésitant :

— Le titre n'est rien en comparaison de ce que je viens de vivre... Être suspendu dans le vide face à ce sombre titan aussi massif que quatre millions de soleils, couronné d'un aveuglant plasma rouge, et pliant l'espace alentour comme si c'était une vulgaire feuille de papier... J'ai l'impression d'avoir rencontré Dieu en personne.

— L'athée a parlé !

— Ne vous moquez pas, Commandant. J'ai vraiment senti quelque chose entrer en moi. Quelque chose qui me remue les entrailles, qui me couvre d'agréables frissons, et qui a ébranlé beaucoup de mes convictions.

— Vous n'avez plus qu'à troquer vos diplômes d'astrophysique contre une soutane, mon père !

Bane rougit, puis tousse pour se redonner une contenance, avant de lâcher :

— Où sont les autres ?

— Je vais les faire venir, ils ont hâte d'entendre vos élucubrations et de maudire votre chance insolente.

Eva ordonne à Ka de convoquer l'équipage et d'ouvrir la porte du poste

de pilotage. En attendant, elle s'extirpe de son fauteuil pour saisir deux alugourdes de caféine et en tend une à Bane :

— Buvez, et mettez-vous à l'aise, à moins que vous ne vouliez trinquer en combinaison spatiale.

L'astrophysicien souffle des excuses, puis se débarrasse de son encombrant attirail sous le regard amusé d'Eva qui rit intérieurement des gestes maladroits de l'homme et en profite pour détailler la silhouette avantageuse qui se dévoile, moulée dans le « pyjama » bleu règlementaire. Avant qu'il s'assoie pour retirer ses bottes, elle se fige et l'interpelle :

— Attendez, ne bougez plus ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Bane suit son regard, baissant les yeux sur son propre ventre, puis lâche un juron. Eva s'éloigne inconsciemment de lui et souffle :

— On dirait... des papillons invisibles qui vous tordent le bide.

Malgré lui, Bane ne peut qu'apprécier l'analogie. Des effets de lentilles gravitationnelles frétilantes et tournoyantes, comme des battements d'ailes de papillons très rapides et en rotation, distordent sa tenue bleue au niveau de l'abdomen. À vue d'œil, le phénomène semble se multiplier et se creuser.

— Ka ! Qu'est-ce que fait l'équipage ? Convoque Taillandier de toute urgence ! éructe Eva en avisant la pâleur subite de Bane.

— Je... je vais bien, j'ai simplement peur... murmure Bane. Je doute que le médecin sache ce qui m'arrive.

Eva installe l'astrophysicien dans un fauteuil et lui demande de retirer le haut de sa tenue. Pendant qu'il s'exécute, l'équipage déboule dans la salle, Taillandier le médecin en tête. Eva lui fait un rapide compte-rendu du problème devant l'auditoire médusé, puis l'homme approche de son patient, prudent. Sur le ventre nu de Bane, des espèces de papillons invisibles dansent, tournent et vibrent, gagnant les flancs et le bas du torse. La peau qui se distord au rythme des battements d'ailes dessine des arabesques, des creux, des collines, le tout formant une déroutante illusion d'optique en quatre dimensions. L'équipage, tétanisé, fixe tour à tour le phénomène et le médecin qui transpire subitement à grosses gouttes.

— Vous avez mal ? demande Taillandier, livide.

— Non, je me sens bien. Je sens que ça remue, que ça s'étend, mais même si c'est agréable, j'aimerais beaucoup que vous m'enleviez cette saloperie.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est. Laissez-moi faire quelques tests.

Le médecin sort de son uniforme quelques outils de diagnostic et les passe devant le ventre de Bane. Chaque résultat le fait trembler et transpirer un peu plus, accompagné de mots comme « impossible » ou « incroyable » lâchés dans un souffle.

— Taillandier ! Crachez votre pastille bon sang ! crie Bane au bord de la syncope.

— Je... c'est complètement fou... tout se passe comme si le phénomène contractait votre chair... densifiait votre masse... Et la température y devient si délirante que vous devriez vous consumer sur place. On dirait que vous vous effondrez sur vous-même... comme une étoile qui meurt...

Le diagnostic manque faire sombrer l'astrophysicien dans l'inconscience. Eva attrape le médecin par le col de son uniforme et lui crache presque à la figure :

— Vous voulez dire que Bane se transforme en un putain de trou noir miniature ?

Taillandier hoche imperceptiblement la tête, puis, secoué d'une brusque révélation, il écarquille les yeux :

— Il faut l'évacuer tout de suite ! À terme, le processus pourrait détruire tout le vaisseau !

— Quoi ? L'évacuer où ?

— Il faut le remettre dans sa combinaison, le ressortir dans l'espace, et l'observer à bonne distance avec le maximum de longueur de câble !

— Et s'il meurt seul au bout de sa corde, comme un chien abandonné ? tempête Eva.

Pendant que tout le monde s'étripe sur la morale et l'éthique d'une telle procédure, Bane reprend des couleurs et réfléchit. Puis il se redresse tant bien que mal de son fauteuil et fait signe à ses coéquipiers de stopper la dispute. Avant qu'il remonte la fermeture magnétique de son uniforme, tout le monde a le temps d'apercevoir que les papillons se sont encore propagés, atteignant presque les épaules. L'astrophysicien peine à enfiler sa combinaison, aussi ses compagnons l'aident à s'équiper, puis l'escortent dans le sas en silence.

Quand Eva tente de prendre la parole, soucieuse de dire quelques mots de réconfort à défaut d'une oraison funèbre, Bane la coupe aussitôt et, d'un geste de la tête, signifie à tout le monde de sortir. Une fois seul, il expose ses instructions de sortie à Ka.

Le reste de l'équipage est scotché à l'écran de la salle de pilotage, suivant des yeux Bane qui dérive dans l'espace, au bout de son câble tendu, comme un ver piqué à une ligne de pêche et attendant qu'un poisson cosmique vienne l'avaler. Via le système de communication, Eva lui demande toutes les dix secondes comment il se sent.

— Je vais toujours bien. Je sens que le phénomène a atteint mon menton, mes poignets et mes chevilles. On va bientôt savoir si je vais devenir un « putain de trou noir ».

— Je suis si désolée, Bane, souffle Eva, la voix secouée de tremblements.

— Ne le soyez pas... C'était la meilleure chose à faire. C'est bien un comble de devenir un trou noir, pour un astrophysicien. Je suppose que ce qui m'arrive est dû à ma première sortie, aussi je vous déconseille de faire de même. Le tirage au sort s'est avéré être une roulette russe.

Touchée à la fois par la résignation et l'humour de son coéquipier, Eva est secouée d'un rire sans joie, comme pour exorciser le fatalisme et la tristesse qui l'étreignent.

— Quand je serai parti, continue Bane, il vous faudra vous pencher sur ce phénomène, ça reste une énigme de la physique et de la médecine, une spectaculaire découverte. Et je vais mourir sans même connaître la vérité. C'est presque ce qui me désole le plus... après le fait de ne pas revoir ma famille, ni de voir mes enfants grandir... Vous leur direz...que je les aime...

— C'est promis, souffle Eva, étranglée par ses sanglots.

Un lourd silence de quelques secondes laisse à l'équipage accablé le temps de maîtriser ses émotions. Puis la voix de Bane, devenue étonnement étirée dans les graves, retentit une dernière fois :

— Atteint... ma tête... je ne...

Puis plus rien. L'équipage, muscles tendus à l'extrême dans l'attente d'une éventuelle explosion, fixe l'écran où flotte toujours, intacte, la combinaison de Bane.

— Ka, demande Eva d'une voix vibrante, analyse les données vitales du docteur Bane.

« Analyse impossible, Commandant. Le docteur Bane n'est plus accessible. »

— Bien sûr que si, il est dans sa combinaison.

« Négatif, la combinaison est vide. Aucune trace du docteur Bane dans le vaisseau ni dans aucun autre dispositif. Dois-je déclencher un code alpha ? »



Bouche bée, yeux écarquillés, Eva rassemble ses esprits puis lâche :  
— Non. Ramène la combinaison au sas.

La combinaison revient, vide. Ou du moins ne contient-elle que les vêtements et sous-vêtements de l'astrophysicien, sans leur propriétaire.

De retour dans le poste de pilotage, l'équipage est secoué de nombreux signes d'anxiété. Eva martèle Ka de questions, mais l'intelligence artificielle ne fait que confirmer, de différentes façons, que l'homme était bien dans sa combinaison, et qu'une fraction de seconde plus tard, il n'y était plus. Les scientifiques de l'équipe, dont le médecin, avancent des hypothèses toutes plus fragiles les unes que les autres sur la cause de cet incident. Bactérie ou virus spatial, alien, rayons cosmiques, ondes gravitationnelles... Finalement, seule la proximité du trou noir supermassif semble l'expliquer, sans pour autant ne serait-ce que deviner le mécanisme à l'œuvre.

— Je crois que la mission d'exploration va se terminer plus vite que p... commence Eva, avant d'être coupée par un cri.

C'est Dunier, une technicienne, qui hurle en bondissant de son fauteuil, giflant son ventre comme si elle voulait en chasser de gros insectes. Et de fait, son uniforme au niveau de l'abdomen est parcouru des mêmes papillons invisibles que ceux ayant affecté Bane. Comme tout le monde la fixe les yeux exorbités, Dunier détaille rapidement ses coéquipiers et les balaie d'un bras tremblant, éructant d'une voix hystérique :

— Vous aussi, regardez-vous !

Chacun baisse le regard sur son ventre. Alors, dans la salle de pilotage, retentit un concert de cris et d'exclamations, sur une chorégraphie des plus horribles, comme si une nuée de cafards grouillants grimpait sur une bande de malheureux. Anéantie, Eva relève les yeux de son abdomen également touché pour observer ses camarades. Elle lutte pour maîtriser ses émotions et sa lucidité, car elle doit lancer un ordre important à l'intelligence artificielle par-dessus le chaos ambiant :

— Ka ! Dès que tu ne détecteras plus aucun être humain vivant à bord ou dans les environs immédiats du vaisseau, tu déclencheras le code alpha. Conserve précieusement nos transmissions et les dernières images pour que la Terre sache ce qui nous est arrivé.

« Affirmatif, Commandant. »

L'ordre d'Eva ramène un peu de lucidité parmi l'équipage, et bientôt le calme résigné devient la norme, bien que les plus émotifs restent secoués de sanglots.

— Nous allons donc tous mourir ici, pour rien, pour personne, et sans savoir pourquoi... murmure Taillandier, le médecin.

Ne sachant quoi répondre, Eva regarde Dunier ôter le haut de son uniforme puis tirer la peau de son ventre qui devient rouge à force d'être malmenée, sans grand effet sur les papillons. Un physicien l'imité bientôt puis garde les mains posées à plat sur l'abdomen, donnant l'impression qu'elles deviennent agitées par le phénomène à leur tour.

— Ce sont des distorsions très localisées d'espace-temps, lâche-t-il, livide. Comme elles affectent la gravité, elles commencent leur propagation sur notre propre centre de gravité, le ventre.

Eva compatit devant l'homme qui essaie de se détacher de sa destinée funeste en poursuivant un raisonnement scientifique. Mais n'est-ce pas la seule chose à faire ? Le physicien approche et éloigne ses doigts du phénomène, observant les torsions et les arabesques qu'ils dessinent puis effacent.

— Peut-être n'allons-nous pas mourir, continue-t-il. C'est vrai, de tels effets devraient déjà nous avoir tués, physiologiquement et anatomiquement parlant. Pourtant je me sens vraiment bien. Je me demande si nous ne sommes pas simplement en train de traverser une ou plusieurs dimensions.

Un autre stade du deuil, pense Eva. L'homme négocie sa propre mort et cherche un espoir, aussi délirant soit-il. Mais elle n'intervient pas, car la perspective d'une échappatoire au trépas abaisse la tension des autres coéquipiers. Désormais, tous observent les papillons envahir leur corps, d'un œil certes anxieux, mais malgré tout curieux. Dunier demande brusquement au physicien :

— Pourquoi nous faire traverser une dimension, et où est-ce qu'on va atterrir ?

— Soit c'est un phénomène « naturel » induit par le trou noir, soit c'est la volonté d'une forme d'intelligence quelle qu'elle soit. Peut-être ces papillons sont-ils des créatures douées de conscience, mais incapables de communiquer avec nous, du moins pas encore. Quant à l'endroit où on va atterrir, c'est impossible à savoir, ni même à appréhender. Ce serait comme demander à une bactérie de comprendre la complexité du monde

des Hommes.

— On va très vite le savoir, murmure Eva en fixant les papillons qui dévorent maintenant le cou de l'équipage. Quelle que soit la suite, ce fut un honneur et un plaisir de vivre cette mission avec vous.

Les autres hochent la tête, silencieux.

Eva tend les bras et regarde les papillons de ses poignets se répandre sur ses paumes, puis ses premières phalanges. En parallèle, elle sent son menton, puis sa bouche, son nez, s'engourdir. Elle entend, comme venant des tréfonds d'une caverne, les voix angoissées de ses coéquipiers étirées dans les graves et affectées d'une lenteur anormale.

Le phénomène atteint ses yeux. La salle de pilotage vacille, les lignes se dédoublent, se multiplient, se superposent. L'angle de champ s'allonge, donnant l'impression à Eva de voir les lieux à travers un objectif fisheye.

Puis tout se « retourne ». C'est le meilleur mot qu'elle trouve pour décrire ce qu'il se passe. Elle voit désormais, de son point de vue, l'entièreté du vaisseau, comme si quelque chose avait retourné telle une chaussette chacune de ses salles avant de les étaler. Et autour, l'espace. Elle a l'impression d'être à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Ses compagnons ont disparu et en tentant de regarder son propre corps, elle constate qu'il en est de même pour elle, mais sa conscience est toujours là.

Elle pivote pour admirer Sagittarius A\* et la surprise l'assaille.

Le trou noir supermassif, ou du moins son horizon sombre, subit des séries de retournements, de contractions et de rétractations simultanées, indescriptibles pour un cerveau humain habitué à trois dimensions.

Aussitôt, Eva accélère brusquement en direction de l'astre noir. Sa vitesse dépasse l'entendement. Bien que le vaisseau soit en orbite à plusieurs millions de kilomètres de Sagittarius A\*, elle a l'impression qu'elle va atteindre ce dernier en une poignée de minutes à ce rythme. Elle se demande même si elle n'est pas en vitesse lumière, car l'espace alentour a une « texture » et une « couleur » étranges. Même les « mouvements » du trou noir semblent s'être figés.

Elle approche de l'horizon sombre et, ce faisant, l'espace paraît se déliter comme un mille-feuille qui se désagrège. Chaque « particule » d'espace enfle, se tord, s'étire et explose dans un chaos de kaléidoscopes entremêlés.

Elle traverse l'horizon noir et le phénomène délirant se dissipe peu à peu.

Alors elle voit.

Et elle est stupéfiée.

Le trou noir héberge tout un univers, avec ses étoiles, ses planètes, ses satellites, à la nuance près que ce ne sont pas des boules de matière, mais des hypersphères d'espace-temps. Eva imagine que la singularité ambiante, énigme pour la physique humaine, obéit à d'autres lois pour structurer l'énergie. Et il semble en être de même pour la vie locale, car la planète hypersphérique vers laquelle elle se dirige paraît habitée.

Pas de matière, nulle part. Tout n'est qu'énergie, ondes, torsions, vitesse. Toutes les structures sont des origamis vibrants d'espace-temps plié. Même les papillons, qu'elle reconnaît. Ils sont nombreux à se tenir auprès d'elle maintenant. Et l'un d'eux lui parle. Pas de voix, pas de son, pas de mots, juste une série de concepts captés et interprétés par l'esprit d'Eva, ou ce qu'il en reste :

— Bonjour Commandant. C'est Bane.

Bane ? Comment est-ce possible...

— Je vous attends tous depuis longtemps, continue-t-il. Je sais que pour vous je n'ai disparu que depuis moins d'une heure, mais le temps est bien étrange, ici.

Eva réalise que tout son équipage est à ses côtés sous la forme de papillons identiques. Même si elle ne perçoit pas son propre « corps », elle suppose qu'il en est de même pour elle.

— Que faisons-nous ici ? Que veulent ces créatures de nous ? demande-t-elle à Bane par le même canal de communication.

— Elles nous ont sauvés, Commandant. Notre vaisseau allait connaître une grave avarie, nous aurions tous péri. Elles l'ont vu.

— Sauvés à quel prix ? Nous sommes désormais bloqués ici, dans un monde et une physique inconnus. Nous ne reverrons jamais la T...

— Il y a autre chose, coupe Bane. La Terre n'est plus... Elle s'est volatilisée dans un impact avec un gigantesque astéroïde, dont la trajectoire a surpris nos plus éminents scientifiques. C'est arrivé au beau milieu de notre mission, quand la distance était déjà trop grande pour permettre les communications.

La Terre a disparu... Nos familles, nos amis... l'Humanité, disparue...

Eva ressent l'immense chagrin de ses coéquipiers. Bane semble avoir fait le deuil depuis très longtemps. Depuis combien de temps est-il ici ? Il

sert probablement d'intermédiaire aux papillons depuis qu'il a appris leur « langue ».

— Puisqu'ils manipulent le temps et l'espace, propose Eva, ne peuvent-ils pas nous faire faire machine arrière, nous renvoyer sur Terre, et nous permettre d'éviter la catastrophe ?

— Tout est déjà terminé, Commandant. C'est beaucoup, beaucoup trop tard...

Eva et ses coéquipiers ressentent, de la part des créatures, l'injonction de se « retourner » et de regarder l'univers depuis l'intérieur du trou noir, à travers son horizon.

C'est un nouveau et titanesque choc.

L'Univers tel qu'ils l'ont connu est en train de mourir. Il se contracte déjà. Ils voient, au-delà du temps et de l'espace, l'ensemble de son contenu, se résumant à d'autres trous noirs esseulés, et de la poussière. Beaucoup de poussière. Ils voient, à vue « d'œil », les astres morts se rapprocher, fusionner. Se diriger vers eux. Ou le contraire, qui sait ?

Tout s'amalgame alentour. Une soupe d'énergie extrême et informe. Puis un blanc brillant, aveuglant, condensé.

Le temps ralentit, puis s'arrête. Si Eva et ses coéquipiers disposaient encore d'un souffle, ils l'auraient retenu.

Soudain, la renaissance cosmique se met en branle. L'Énergie blanche se dilate, propulsée partout, recréant l'espace, le bain de plasma, la lumière, la matière...

Un spectacle bouleversant. La création d'un autre Univers, de nouvelles nébuleuses, de jeunes étoiles qui se regroupent en nouvelles galaxies. Des astres qui naissent et qui meurent, la fusion nucléaire de milliards de soleils qui diversifient la matière et la répandent... Des planètes, des satellites... Des systèmes tout entiers qui se structurent...

Ils voient tout, comme si leurs esprits étaient aussi grands que l'Espace lui-même. Ils n'ont pas de cœur, mais la joie fait battre leurs esprits. Ils n'ont pas de paupières pour faire ruisseler des larmes, mais une extraordinaire émotion les subjugué.

Puis le cosmos se fige. Leur attention est dirigée vers un petit système, doté d'un soleil et de plusieurs planètes. Les créatures leur indiquent mentalement un monde en particulier. Puis Bane intervient :

— Voilà notre nouvelle « Terre ». Assez différente de celle que l'on a

connue, mais environ même taille et distance à l'étoile, de la vie évoluée basée sur notre code génétique, atmosphère respirable...

— Vous voulez dire que... Les créatures du trou noir nous envoient recréer une humanité sur un nouveau monde vierge, dans un Univers totalement différent ? assène mentalement Eva, époustouflée.

— Ce n'est pas la première fois qu'elles le font. Et nous serions présomptueux de croire que nous sommes la seule espèce concernée...

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez compris, Commandant. D'autres espèces intelligentes ont été sauvées comme nous et réinstallées sur d'autres planètes, certaines sont d'ailleurs encore autour de nous et attendent leur tour. Elles sont probablement aussi déstabilisées que vous.

Incroyable...

— Quel est le but de tout ceci ?

— Je ne sais pas... Mais les créatures m'ont révélé que le nombre des Univers qui se sont succédé est vertigineux. Les premiers étaient dépourvus de vie... hormis leur espèce immatérielle qui est apparue relativement tôt. Elle a toujours vécu dans les trous noirs, dont la singularité les protège de l'annihilation.

Eva reste « silencieuse ». Bane conclut :

— Quand les « papillons » vont nous renvoyer dans nos corps de chair recréés, dont ils ont sauvegardé la composition, nous n'aurons plus aucun souvenir de notre épisode immatériel. Le fil de nos consciences va reprendre juste après nos disparitions du vaisseau. Nous allons être déboussolés un moment... Ah, nos amis me disent qu'il est temps.

Eva sent l'inquiétude de ses coéquipiers, mais vibre de l'immense espoir qu'ils lui communiquent.

Un nouveau départ. Une lourde, très lourde responsabilité.

Et elle comprend subitement quel est le but de tout ceci. La vérité lui saute aux yeux...

Une fraction de seconde plus tard, elle est à nouveau humaine, ses pieds nus foulant une herbe fraîche, ses narines inondées de saveurs inconnues portées par une brise tiède qui lui caresse la peau. Elle lève les yeux et les plisse, éblouie par un grand soleil orangé trônant dans un ciel aux couleurs époustouflantes. Elle compte trois lunes, très différentes.

Elle tente de comprendre...  
Mais elle a déjà tout oublié...





FANTASTIQUE

# Le Festin du machaon

*Harley A Warren*



*Illustration par Cricri*



Léveé ce matin sept heures. Petit-dej, les dents, le jean bleu marine — oh non, finalement, le noir —, les chaussures, le sac dans lequel on n’oublie pas le badge. Et puis le train, le bus, monter dans l’ascenseur, dire bonjour à Josiane du troisième. « Il fait pas chaud ce matin... — C’est vrai, le vent est frais ». J’avais encore un peu de temps pour un premier café avant de rallier le bureau. C’est arrivé à ce moment-là.

Loïc attendait devant la machine à café ronronnante que son déca ait fini de couler. Il m’avait expliqué un jour pourquoi il évitait la caféine, mais je ne m’en souviens plus. Je l’ai salué de la main. Après un long bip de la machine, il a pris son gobelet et m’a laissé sa place. J’ai appuyé sur « café noisette » tout en me disant qu’il faudrait que j’arrête tout ce sucre si je voulais rentrer dans mon maillot cet été. Loïc a commencé la conversation, j’ai répondu. Je ne sais plus de quoi nous parlions. Ce matin-là, sans que je sache bien pourquoi, je me sentais flottante, présente et absente à la fois. À côté de mes pompes, comme on dit. Peut-être était-ce simplement un de ces jours où on se lève du pied gauche, me suis-je dit pour poursuivre la métaphore podologique.

J’ai bu une gorgée de café. Il était épais, trop sucré, et je crois bien que j’ai fait la grimace. J’ai répondu « Ah ça, c’est clair » à Loïc, sans retenir ce qu’il venait de me dire. Mon estomac a grondé, mais pas de faim. Ça ne ressemblait pas non plus à un de ces reflux gastriques qui me pourrissaient la vie depuis quelques mois. Selon mon médecin, le café, l’alcool et le stress étaient les trois principaux coupables de cet état de fait, ce qui ne m’empêchait pas de toujours pratiquer les trois avec une ferveur religieuse. Le surpoids arrivait quatrième sur le podium et, si je n’avais pas été si atterrée par ce diagnostic, j’aurais sans doute ri devant tous les détours que prenait ce bon vieux docteur pour éviter de me traiter de baleine.

On n’aurait pas non plus dit la nausée qui me prenait juste avant qu’arrivent mes règles. Je n’avais jamais rien ressenti de pareil. Quelque chose grattait contre la paroi de mon ventre, impatient de pouvoir en sortir. J’ai posé mon gobelet et, après une brève excuse bafouillée à l’adresse de Loïc, j’ai foncé vers les toilettes.

Cela faisait un moment que je ne m'étais pas retrouvée dans cette position, à genoux sur le carrelage froid, tête dans la cuvette. Les souvenirs doux-amers de mes soirées d'étudiante me sont revenus à l'esprit, tandis que mes quintes de toux se réverbéraient contre le bol de porcelaine. Une masse se formait dans mon œsophage, ronde et grosse comme une boule de billard. Elle a franchi mes lèvres et est tombée dans les toilettes dans un plouf qui me parut si fort que j'étais persuadée qu'on l'avait entendu jusqu'au service compta.

La boule se désagrèga dans l'eau, tandis que je restais penchée à l'observer, incapable de faire le moindre mouvement. Je n'y reconnaissais rien des lasagnes aux légumes que j'avais préparées pour le dîner, ni de mes tartines du petit-déjeuner. Ce qui ressemblait à une pelote de réjection, grise et fibreuse, a fini de s'étioler, révélant une nuée de papillons. Ou, du moins, leurs cadavres.

J'ai repris mon souffle, tiré la chasse et je me suis dirigée vers mon bureau.

\*

L'étrange sensation ne m'a pas quittée depuis, mais j'ai appris à m'y habituer. Quoi que je fasse, que je mange, que je dorme ou que je me douche, ce chatouillis diffus m'accompagne partout. Il m'arrive parfois de vomir une de ces boules, à n'importe quel moment de la journée : en sortant du bus, en travaillant sur un tableur Excel, en testant la toute dernière recette de Marie-Claire. À chaque fois, elles se désagrègent, laissant apparaître un cimetière de papillons que je n'avais pourtant pas mangés. Après quelques recherches sur Internet qui n'ont rien donné, j'ai envisagé de prendre rendez-vous chez le médecin. Finalement, aucun créneau ne me convenait et je frissonnais à l'idée qu'il me prenne pour une folle — ou pire, qu'il sous-entende encore que j'étais grosse.

\*

Une boule est arrivée tout à l'heure alors que Franck restait à la maison pour la soirée. Il n'était pas venu depuis longtemps. Je l'ai rencontré via une appli et, même si ça n'a pas tout de suite collé entre nous, je suis contente qu'il me tienne compagnie de temps en temps. Il ne se sent pas encore prêt à ce que nous emménagions ensemble et passe quand ça lui prend. Plusieurs fois, j'ai tenté de lui souffler l'idée de louer un appartement tous les deux, mais il a toujours rejeté chacune de mes propositions avant même que j'aie fini de les formuler. Au bout d'un moment, j'ai arrêté d'essayer.

J'étais assise sur le lit, en t-shirt après une séance de galipettes. Franck aimait que je reste nue après nos ébats, mais je me sentais beaucoup trop mal à l'idée de subir la vue de mes bourrelets, poils et autres vergetures pour une seconde de plus que nécessaire. Je scrollais sur mon téléphone, plus par habitude que pour une raison précise et je suis tombée sur un article qui listait les plus belles destinations de vacances. Franck était étendu à côté de moi, il fumait une cigarette. Je n'aime pas trop qu'on fume à l'intérieur, mais après l'amour, je préfère le laisser faire plutôt que de devoir négocier. Je me suis tournée vers lui.

— Ça te dirait, tiens, les Maldives, pour cet été ?

— Pourquoi les Maldives ?

J'ai haussé les épaules. Il en posait, de drôles de questions, lui..

— Pourquoi pas ?

— Qu'est-ce qu'on irait faire là-bas ?

J'ai réfléchi mais je n'en savais rien. Je n'aime pas tant prendre le soleil pendant des heures, mais un bronzage n'aurait pas fait de mal à mon teint de pâte à pain. J'ai baissé les yeux vers la photo d'illustration. Une jolie brune, moulée dans un bikini qui ne laissait que peu de place à l'imagination, posait tout sourire devant un bungalow entouré d'une mer translucide, le tout sous un soleil radieux.

— Je ne sais pas... Se détendre, tout ça...

C'est alors que mon ventre a grondé, assez fort pour que Franck tourne la tête. Je me suis précipitée vers les toilettes et, une fois la boule crachée, j'ai vite tiré la chasse pour qu'il ne voie rien. Il n'avait pas bougé du lit quand je suis revenue dans la chambre et m'observait d'un air curieux. Il a tapoté sur sa cigarette, un peu de cendre est tombée par terre. Je ne lui ai pas fait remarquer.

— T'es pas enceinte, dis ?

J'ai secoué la tête. Non, bien sûr que non. Pourtant, rongée par le doute, j'ai fini par acheter un test de grossesse. Pendant que j'attendais, assise sur les toilettes, qu'un ou deux petits bâtons apparaissent, une crampe m'a tordu le ventre. J'ai regardé une goutte de sang, puis deux, puis trois, tomber dans l'eau au fond de la cuvette. Elles se diluaient en quelques secondes, jusqu'à devenir invisibles, avant d'être remplacées par la suivante. Je me suis dit : « Je devrais sans doute ressentir quelque chose ». Du soulagement, peut-être, ou bien, au contraire, de la déception. Mais je ne ressentais rien.

Une autre crampe est arrivée, quelque chose d'épais s'est échappé de moi. Loin du caillot auquel je m'attendais, c'était en fait un papillon, identique à ceux qui sortaient de ma bouche depuis quelques semaines. L'eau a lavé le sang sur ses ailes jaune pâle, mais il était déjà mort.

\*

Aujourd'hui, après un long samedi à regarder l'émission de Marie Kondo, j'ai décidé de faire un grand ménage dans l'appartement. J'avais l'esprit embrumé depuis deux ou trois mois. La vaisselle s'amoncellait dans l'évier, le frigo débordait de nourriture périmée et la poussière envahissait tout.

Suivant les conseils de la fée du rangement, je me suis débarrassée de tout ce qui n'amenait plus de joie dans mon quotidien. Dehors les vêtements taille 34 que je ne portais plus depuis le lycée, poubelle les romans que j'avais achetés parce que tout le monde en parlait mais que je n'avais jamais pris le temps de lire, bazarées les décorations dénichées à Gifi. Le nettoyage de ma chambre à lui seul m'a pris trois bonnes heures. Je ne me sentais pas plus apaisée, mais au moins, j'avais trois énormes sacs poubelle à mettre au Relais. Ce serait au moins une BA de prise pour le jour du Jugement Dernier.

Arrivée au salon, je suis tombée nez à nez avec l'étagère à trophées. Je ne l'avais pas regardée depuis des lustres, au point que j'en avais presque oublié qu'elle se trouvait là. Les coupes, médailles et autres prix s'alignaient

sagement, prêts à être admirés par un visiteur de passage.

Je les ai tous regardés les uns après les autres. Aucun ne me procurait d'autre sentiment qu'une vague amertume. Au mieux, je ne sentais à leur égard qu'une complète apathie. Jamais je ne remonterais sur un cheval et je n'avais pas fait de basket depuis si longtemps qu'il était impensable de reprendre aujourd'hui. D'un geste, j'ai tout envoyé dans le grand sac poubelle. Le nuage de poussière que j'ai soulevé par la même occasion m'a arraché un éternuement. Quelque chose s'est échappé de ma narine. Craignant la goutte au nez, j'y ai vite porté ma main, mais ce qui y est tombé n'était pas de la morve.

Il m'observait, narquois, tandis qu'il battait des ailes pour les faire sécher. C'était la première fois qu'il en sortait un vivant, je n'ai pas vraiment su comment réagir. J'ai ouvert la fenêtre et j'ai tendu la main. Le papillon a battu des ailes dans le vide avant de s'envoler pour de bon. Je suis restée là, à l'observer jusqu'à ce qu'il disparaisse entre deux maisons, un brin vexée qu'il m'abandonne sans un regard en arrière.

\*

Sans bien savoir comment, j'ai réussi à m'entailler le bras. Je me hissais sur la pointe des pieds pour ranger la bouteille d'huile d'olive dans le placard. La douleur soudaine m'a fait lâcher la bouteille, qui a éclaté et répandu une flaque grasse sur le sol. Je me suis dit que je nettoierai plus tard. D'abord, il fallait désinfecter.

La blessure ne saignait pas mais elle empestait d'une odeur que je ne connaissais que trop bien, cette même odeur que je retrouvais sur ma brosse à dents depuis plusieurs jours. Elle était toujours accompagnée d'écailles iridescentes, qui se collaient dans les poils de ma brosse et qui tachait mes dents. Tout le bain de bouche du monde n'arrivait pas à masquer cette puanteur de charogne, douce-amère et écoeurante, comme si on avait laissé pourrir une carcasse de vache au milieu d'une parfumerie.

Un morceau d'aile jaune pâle, striée de noir, s'échappait de la coupure. J'ai écarté les bords de la plaie et tiré doucement sur ce qui en dépassait. L'aile s'est déchirée au premier effort pour l'extraire de ma chair, mais je me suis rendu compte que je n'avais pas mal du tout. Alors, j'ai écarté encore, et encore et encore, jusqu'à pouvoir passer mon index à l'intérieur.

Dedans, tout était creux. Je m'attendais à sentir les muscles, les tendons, l'os... quelque chose... mais rien. J'ai pu enfoncer mon doigt jusqu'à ce qu'il rencontre la peau de l'autre côté. Je me suis amusée un instant de la bosse qui se formait quand je bougeais le bout de mon doigt. Puis, j'ai sorti le papillon qui s'était coincé dans la plaie. Il était déjà mort, mais un autre, bien vivant, a profité de l'ouverture pour s'échapper lui aussi. Loin de s'envoler, il est resté sur mon bras et a commencé à grignoter la chair à vif.

Je l'ai chassé et, une fois qu'il est tombé sur le sol, je l'ai écrasé avec mon chausson.

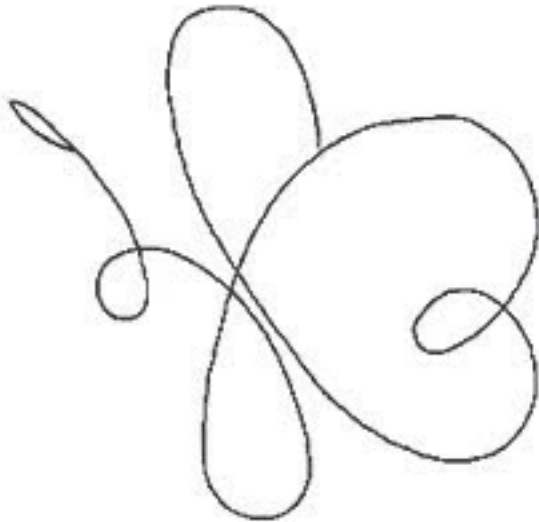
J'ai mis un pansement et j'ai bouché le trou. C'était l'heure de Koh-Lanta.







**Aponi**  
*Herbe Rouge*





**P**utain, c'est quoi ce bordel ? J'ai l'estomac qui me chatouille, comme si j'avais des papillons dans le ventre.

Nan... si ?

Je jette un œil discret au collègue avec lequel je suis en train de vaguement discuter et qui me raconte comment il a mis une main aux fesses à sa femme pendant qu'ils faisaient les courses. Elle lui en avait retourné une.

— Non, mais t'imagines ? C'est ma femme ! Et elle me fout une baffe sous prétexte que je lui tâte un peu le derrière ? Mais j'ai le droit !

Ouais. Définitivement pas ça. Ok, si c'était pas un bon vieux crush à la noix, qu'est-ce qu'ils pouvaient vouloir dire, ces papillons ?

— Ce n'est pas parce que c'est ta femme que t'as le droit d'être un connard.

Il me regarde, bouche bée. Oups. J'ai oublié de filtrer avant de parler. Mais faut voir l'énergumène. Moi aussi je lui en retournerais bien une. Elle a du mérite, sa femme, de le supporter.

— Ah ouais, je vois. Toi aussi t'as tourné féminisme ou j'sais pas quoi. J'me disais bien que t'étais bizarre ces derniers temps.

Pas vraiment. C'est juste qu'avant, sous mon crâne, ça mijotait, mais sans bouillir, et sans ces saloperies de papillons dans le ventre qui me chatouillent jusqu'à la cervelle. Alors, me tartiner la pire cloche de cette boîte, là, tout de suite maintenant, c'est la goutte de mépris qui fait déborder le chaudron.

— Bon allez, je retourne bosser. Je crois que ça vaut mieux.

— C'est ça, barre-toi. Mal-baisée !

Son rire gras me poursuit dans le couloir et je me sens comme s'il avait déposé de la bave gluante sur mon dos. Je frissonne malgré moi. Beurk. Il est dégueulasse ce gars. Je le déteste. Pourquoi je discute si souvent avec lui à ma pause-café déjà ? Ah, oui. Parce qu'il est toujours à la machine à café, tout simplement. Ce n'est pas un pilier de bar, lui, c'est un contrefort de café, et ça ne vaut pas mieux.

Le gargouillis s'aggrave. C'est plus vraiment des papillons, mais des putains de coléoptères que j'ai l'impression d'avoir dans l'estomac — et pas le genre coccinelle, hein ? Plutôt le genre lucane géant. Gastro peut-être ? En plein été ? Nan... Malbouffe ? Possible. J'ai pourtant l'estomac solide habituellement. Il n'y a qu'à voir tout l'alcool que je suis capable d'ingurgiter quand je sors en boîte.

M'arrêtant au milieu du couloir, je grogne en portant mes mains sur mon ventre, à moitié pliée en deux. Merde, il m'arrive quoi là ? Je ne sais

même pas si je dois courir aux chiottes ou appeler les pompiers.

— Julie, ça va ?

Hanane me regarde d'un air inquiet et pose son bras sur le mien. Je recule par réflexe, la vexant très certainement. Mais bon, je n'aime pas qu'on me touche, je n'ai jamais aimé ça. C'est sans doute pour ça que je suis encore célibataire. D'ailleurs, depuis un an – depuis l'enterrement – je ne couche que lorsque je suis grave en manque. Et souvent grave bourrée aussi. Oui, je sais, ce n'est pas terrible.

Mais c'est toujours mieux que de me retrouver coincée avec un mec qui me tapera dessus dès le premier gamin arrivé. Comme maman.

— C'est tes règles ? Tu fais de l'endométriose ?

— Non, ça va passer. T'inquiète. C'est pas ça.

Mes règles, je les ai pas, je prends la pilule en continu pour pas être emmerdée avec. C'est déjà assez lourdingue d'être une femme dans ce milieu de machos, sans que je me galère en plus à pisser le sang tous les mois.

— T'es sûre ? Tu es vraiment pâle. Tu veux que j'appelle quelqu'un ?

Elle me fait chier, elle, avec sa sollicitude. J'ai juste envie d'être tranquille, là. J'ai l'impression d'être en train de crever. Qu'on me laisse mourir en paix, bordel de merde ! Je redresse la tête. Je sens la sueur dégouliner le long de ma joue. Quoi ? C'est pas vrai, j'y crois pas, c'est pas de la sueur, ce sont des larmes ! Pourquoi est-ce que je pleure, moi ?

— J'appelle le SAMU.

— Mais non, arrête tes – ah ! – conneries.

Je m'écroute au sol, sous le regard horrifié d'Hanane. Deux autres personnes sortent de leur bureau pour voir ce qu'il se passe. C'est qui ? Aucune idée, je vois flou, avec toutes ces larmes que je ne peux pas essuyer. Par contre, je reconnais la voix de ce crétin de collègue poseur de main aux fesses. Putain, il n'aurait pas pu rester là-bas à branler sa machine à café lui ?

J'ai l'impression que mon ventre va exploser. À cette pensée, mon esprit se fige, des images d'extraterrestres me déchirant les entrailles passent, puis, à mon grand soulagement, partent. Poussées dehors par une autre pensée, pas beaucoup plus rassurante.

Nan... si ?

Haletant, je cligne des yeux plusieurs fois pour virer ces putain de larmes et regarder mon putain de ventre. Je détache en toute hâte mon pantalon : j'ai l'estomac en train de gonfler comme un sac de pop-corn

qu'on aurait oublié dans le micro-ondes. Enfin, pas exactement l'estomac, si mes soupçons s'avèrent justes.

Mais ce n'est pas possible, ça ne peut pas être en train de m'arriver. Ce n'est pas possible, pas à moi !

Putain de- ah !

Je le sens maintenant.

— Ben alors Julie ? Tu m'avais pas dit que t'étais enceinte ?

— T'as l'impression que je le savais ? Connard !

Je crois que la douleur me rend vulgaire. Et j'en ai franchement rien à foutre.

Le SAMU débarque et m'aide à surmonter le plus gros de ma panique. Enfin, à mieux la gérer plutôt.

Tu parles de papillons dans l'estomac.

Je me fais embarquer illico direction l'hôpital. C'est limite, mais on arrive à temps pour que j'accouche sur les étriers (oh joie !). Par contre pour la péridurale, c'est nient. Trop tard. Tas de ploucs. Je sais qu'ils n'y peuvent rien, mais pour l'instant, j'en veux au monde entier et je pense qu'ils sont bien au courant, vu comment je leur chauffe les oreilles pendant l'accouchement.

Au moins, ça ne dure pas. Enceinte puis maman en moins de deux heures ! Qui dit mieux ?

La sage-femme me regarde de travers lorsque j'explose de rire, mais je ne peux pas m'en empêcher. C'est tellement dingue. Moi qui m'étais résignée à ne jamais avoir de gosse parce que j'attire que des mecs aussi branleurs-batteurs que mon géniteur. Vous l'avez dans l'os les gars ! Je vais être maman toute seule et putain, ça le fait !

Ça doit être les hormones ou je ne sais quoi. Je n'arrête pas de rigoler et de pleurer en même temps. Au final, c'est le rire qui l'emporte. Le p'tit bout de chou trognon qui dort dans mes bras y étant certainement pour beaucoup.

Je sais même déjà comment l'appeler, cette « petite » surprise : Aponi, ça veut dire « papillon » en Amérindien. Drôlement pratique internet quand on a besoin de trouver un top prénom en urgence.

En tous les cas, ma petite papillonne, t'inquiète pas, tu as beau être arrivée un peu précipitamment dans ma vie, tu es ma fille et je te protégerai.

Je te le promets sur la tombe de ta grand-mère.





# Un papier, des papillons

*fannie*





Après avoir revêtu son uniforme, Sabine remonte des vestiaires pour prendre son service. Elle se dit que ce nouveau modèle de 1986, pantalon anthracite et chemise rayée, a plus d'allure que l'ancien, qui ressemblait à un pyjama. La visière aplatit un peu sa frange, mais tant pis. Sa coupe au carré étant juste assez courte, elle peut éviter d'attacher ses cheveux châtain foncé.

Dans la cuisine de ce fast-food américain, des employés s'affairent entre les grils, la table de garniture et la « production » dans une valse de steaks hachés, pains, garnitures et emballages. Tandis qu'elle cherche du regard la chemise bleue du manager, Jimoh apparaît sur le seuil de la salle de pause en terminant une conversation, hilare. Ses cheveux charbonneux coupés court et son teint d'ébène accentuent l'éclat de sa denture ainsi que la blancheur de sa chemise, qui indique son rang de swing. Dès qu'il remarque la désorganisation ambiante, il devient sérieux et se hâte de regagner la cuisine, où il domine les autres par sa taille :

— Everybody doing everything, ça va pas, lance-t-il de sa voix grave, dans l'idiome caractéristique du restaurant. Salomon, tu fais le gril ; Maï Lan, la garniture ; Patrick, les frites.

Puis il prend un plateau de sandwiches tout juste terminés pour aller les emballer devant la « production », un étal chauffé et incliné sur lequel on fait glisser la marchandise vers les caisses.

— Bonsoir, dit Sabine en s'avancant vers lui.

Il tourne vers elle son visage arrondi et avenant :

— Hello, Sabine. Caisse 3, s'il te plaît.

— Il est là, Bertrand ?

— Non. Ce soir, c'est Parviz le manager.

« Bonne nouvelle », pense la jeune femme. L'absence du gérant l'arrange. Elle préfère travailler sous les ordres de Parviz, un de ses assistants, qui dirige l'équipe sans jamais élever le ton et explique les procédures avec précision, bien qu'ayant un vocabulaire limité en français.

— Deux quarts, commande Jimoh à la cuisine. Mais pas avec le « nouveau règlement ».

Il appuie sur les deux derniers mots puis rigole en continuant l'emballage.

— Le « nouveau règlement » ? relève Sabine depuis l'autre côté de la production.

— Hier, il y avait un nouveau règlement dans le réfectoire. A fake,

répond-il, visiblement amusé.

— Tu as entendu parler de ce « nouveau règlement », Aïcha ?

Son amie Bérangère ne travaille pas ce soir, mais heureusement, elle apprécie sa voisine de caisse.

— Oui, raconte celle-ci, mais quand je suis arrivée, Bertrand l'avait déjà enlevé. Il était furieux. Il s'est mis à nous interroger l'un après l'autre pour savoir qui était l'auteur de ce canular.

L'arrivée d'un groupe de clients interrompt cette conversation.

\*

Plus tard dans la soirée, Sabine vient s'installer dans la salle de pause avec son plateau. Appelée « réfectoire » par le personnel, c'est une pièce où domine le blanc, bien éclairée quoique dépourvue de fenêtres, juste assez spacieuse pour contenir quelques petites tables, fixées au carrelage et entourées de leurs sièges. Patrick, assis à la table voisine, mord avec appétit dans son sandwich à deux étages élaboré sur place.

— Tu as vu le nouveau règlement qui a été affiché hier matin ? hasarde-t-il.

Il s'agit du document dont riait Jimoh. Intitulé « Nouveau règlement basé sur la pratique actuelle », c'est une farce, ou plutôt une protestation humoristique contre les mauvaises pratiques sur lesquelles certains chefs ferment les yeux.

— J'en ai entendu parler. Et toi, tu l'as vu ?

— Ouais, j'ai juste eu le temps de le parcourir, parce que Bertrand s'est empressé de l'enlever. Y a des gens qui sont allés lui demander s'il fallait vraiment l'appliquer.

— Faut être un peu crétin pour aller demander ça au gérant, commente-t-elle. Même pour imaginer que ça puisse être un vrai règlement, franchement. Avec les énormités qu'il y a dedans...

— Comment tu le sais, puisque tu l'as pas vu ? demande Patrick, légèrement suspicieux.

— Parviz m'en a parlé.

Son interlocuteur fronce légèrement les sourcils, intrigué, puis renonce à creuser. Sabine s'efforce de rester neutre. Neutre et détachée. Voyant les frites bien appétissantes de son collègue, elle regrette de ne pas en avoir pris

elle-même. Limiter l'apport calorique en se nourrissant ici est probablement illusoire. Ça ne vaut pas la privation.

— En tant que manager, il serait assez gonflé d'avoir fait ça, reprend Patrick. En même temps, ce serait malin de sa part parce qu'il est au-dessus de tout soupçon. Mais s'il était francophone, je le suspecterais quand même.

— Pourquoi ? s'entend dire Sabine, surprise.

— Je sais pas... une intuition.

La jeune femme observe le carton rouge au logo jaune qui se vide de ses frites, ce qui l'aide à conserver son impassibilité. Elle souhaiterait que personne n'ait ce genre d'« intuition », puisque c'est justement Parviz qui a placardé ce papier et qu'elle ne voudrait pas qu'il en subisse les conséquences. Elle ne se pardonnerait pas de lui attirer des ennuis avec cette initiative certes divertissante, mais discutable du point de vue éthique.

— Bertrand a commencé à convoquer tous les équipiers pour trouver le coupable. Il était furax et il veut virer celui qui a fait ça.

— Le virer pour ça ? Il aurait l'air malin devant les prud'hommes.

— Qu'est-ce qui te fait dire que l'auteur de ce canular irait au tribunal des prud'hommes s'il se faisait virer ?

Patrick se tourne vers son interlocutrice, cherchant manifestement une connivence avec elle, et ajoute :

— Tu serais pas dans le coup, des fois ?

— Pourquoi tu dis ça ? proteste-t-elle, alors qu'une drôle de sensation l'envahit soudain.

— Qui parle assez bien le français tout en étant assez intellectuel pour faire ça, à part Bérangère et toi ?

Satisfait de sa sagacité, le jeune homme insiste en la contemplant d'un air enjôleur :

— Allez, avoue. Je vais pas te dénoncer.

Ses iris clairs pétillent sous ses sourcils arqués et sa courte chevelure châtain clair. Face à ce regard malicieux, la sensation de Sabine se précise : c'est une sorte de chatouillement.

— Y a rien à dénoncer, réplique-t-elle.

Pour couper court à la conversation, elle prend une bonne bouchée de son hamburger. Bien sûr que c'est elle qui a rédigé ce document ; avec son amie Bérangère. Mais elle ne veut pas le lui dire.

Formées par Parviz, qui applique consciencieusement les directives, les

deux étudiantes se sont indignées contre la négligence qui règne dans ce restaurant. Certains chefs, notamment le gérant, font l'éloge de la rapidité, apparemment sans se soucier de la qualité.

Avec quelques autres employés, Sabine et son amie Bérangère forment une bande de joyeux drilles, en dépit de leur style apparemment sérieux. Ils ont l'habitude d'aller boire des verres ensemble à la sortie du travail ; bien qu'étant leurs supérieurs hiérarchiques, Jimoh et Parviz sont généralement de la partie. Après avoir discuté des soucis de qualité avec ce dernier, qui partage leur opinion, les deux étudiantes sont passées de l'indignation à la moquerie envers les collaborateurs négligents. Elles ont décidé de recenser les mauvaises pratiques, puis l'idée leur est venue d'en faire une satire de règlement.

La semaine passée, elles ont bien ri en concevant cette farce sur le balcon de leur appartement en colocation. L'autre soir après le travail, elles ont montré à Parviz la version dactylographiée de leur œuvre. Trouvant l'idée excellente, celui-ci s'est proposé pour aller fixer discrètement ces pages dans la salle de pause en arrivant le lendemain matin. Comme ce document est présenté sur une feuille blanche alors que toutes les communications officielles sont publiées sur du papier à en-tête, que son titre mentionne qu'il est « basé sur la pratique actuelle » et qu'il porte pour toute signature les mots dactylographiés « la direction », il ne tombe pas sous le coup de la loi.

— Bon, je dois y aller, dit Patrick en se levant et en ramassant son plateau.

Au passage, il se baisse, cherche le regard de Sabine et déclare avant de quitter la pièce :

— Je suis sûr que c'est toi.

Elle comprend alors que son étrange sensation ressemble à... des papillons dans le ventre.

Des papillons dans le ventre ? En présence de Patrick ? Non, non, non, c'est n'importe quoi !

L'entrée inopinée d'Aïcha la force à retrouver une contenance. Sabine envie la chevelure bouclée et le teint mat de sa collègue. Un gobelet d'eau dans une main tandis que l'autre joue avec sa tresse châtaigne brûlée, celle-ci lui glisse :

— Il y avait pas de clients et j'avais soif. Alors je viens ici à la sauvette.

Avant qu'elle ait le temps de s'asseoir, Parviz surgit, la prenant en

flagrant délit. Comme d'habitude, rien ne lui échappe. Il n'en impose pas par son physique mais par son aplomb. Ses yeux mobiles, qui semblent ne s'arrêter que lorsqu'il focalise son attention, se posent sur Aïcha :

— Deux caissières au réfectoire, ça va pas. Aïcha, retourne à la caisse, s'il te plaît, lui enjoint-il sur un ton aimable mais ferme. Tu peux prendre la pause quand Sabine revient.

Aïcha obtempère immédiatement :

— Oui, j'y vais. Il y avait pas de clients.

— S'il y a pas de clients, tu nettoies, rétorque-t-il d'un air entendu. OK ?

Dès qu'ils sont seuls, Sabine annonce :

— Patrick nous soupçonne tous les deux, pour le faux règlement.

Parviz s'appuie le dos au chambranle, ce qui lui permet de surveiller la cuisine, et hausse les épaules.

— C'est pas grave.

Ses cheveux de jais et ses sourcils épais semblent éclaircir, par contraste, le brun de ses iris. Loin de se sentir apaisée par sa placidité, la jeune femme insiste :

— Bertrand t'a posé des questions ?

— Non, fait Parviz, en abaissant les paupières avec un geste de la tête.

— T'as pas peur de ce qu'il pourrait t'arriver s'il savait ce que tu as fait ?

— Ça va. J'ai pas de problèmes avec Bertrand. Il était très fâché au début, mais tu sais... les jours passent et la colère aussi.

Comme on l'appelle à la cuisine, il lui adresse un regard à la fois complice et rassurant :

— Je dois y aller.

Pourtant, l'attitude confiante et sereine qu'il adopte ne chasse pas l'inquiétude de Sabine.

\*

Les jours qui suivent, chaque fois qu'elle croise Patrick dans la salle, derrière les caisses ou à la cuisine, il arbore un air qui se veut complice. Manifestement, il cherche à créer un lien spécial avec elle ; peut-être même qu'il lui fait du charme. Ces mimiques, parfois appuyées de clins d'œil, ainsi que les fréquentes allusions au canular la mettent mal à l'aise, d'autant plus que les papillons sont toujours là, comme pour lui indiquer que son être

ressent quelque chose. Se pourrait-il qu'une part d'elle-même soit attirée par ce type sans qu'elle en soit véritablement consciente, et surtout sans qu'elle le veuille ? Ce Patrick n'a rien de particulièrement déplaisant ou désagréable, mais bon, de là à... Non. Ça ne peut pas être ça. C'est impensable.

Cette situation lui paraît tellement absurde et embarrassante qu'elle n'ose même pas en parler à Bérangère. Mais un soir, environ une semaine après l'apparition du faux règlement, celle-ci introduit le sujet entre deux séries de clients, alors qu'elles travaillent toutes deux côte à côte aux caisses.

— Il y a un truc, avec Patrick ?

— Non, pourquoi ?

— Sabine, tu vas pas me dire que tu n'as rien remarqué. Pas à moi. Depuis quelques jours, il se comporte comme s'il y avait un truc entre vous.

Les yeux verts de son amie la scrutent ; légèrement durci par des cheveux blonds tirés en arrière dans une queue-de-cheval haute, son visage la dissuade de se dérober.

— Le seul truc qu'il y a, c'est qu'il a deviné, pour le fameux document. Je ne pense pas m'être trahie, mais l'autre jour, au réfectoire, il a fait toutes ses déductions à propos de notre rôle, à toi, moi et Parviz.

— On s'en fiche. De toute façon, Bertrand a arrêté, avec ses convocations. D'après Parviz, il sait que c'est nous. Et depuis qu'il l'a compris, il a laissé tomber.

Après une autre vague de clients, Bérangère relance la discussion :

— Mais il n'y a vraiment rien d'autre, avec Patrick ?

— Non, je te dis. Pourquoi y aurait quelque chose ?

— Parce que j'ai l'impression que tu me caches un truc : il y a comme un malaise.

— Tu as raison, il y a un malaise. Je voudrais qu'il arrête de se comporter comme ça avant que tout le monde croie qu'il y a quelque chose entre nous.

— Ce serait pas une honte, tu sais.

— Je sais. Mais non. C'est pas mon type. Et puis il me stresse : il essaie de me soutirer des informations et il cherche à mêler Parviz à cette histoire. S'il était suisse ou s'il avait un permis C, je m'en ferais pas. Mais tu imagines, si Bertrand découvrait ce qu'il a fait ?

— Tu penses quand même pas qu'il le virerait pour ça ?

— Qu'est-ce qu'on en sait ? Il a piqué une colère en découvrant le canular. Nous, on est des simples équipières, mais Parviz est manager. Avec



ses responsabilités, il était plutôt censé l'enlever, ce papier.

— Si c'était si risqué, il aurait sûrement pas fait ça, conclut Bérangère pour rassurer son amie aussi bien qu'elle-même.

À peine a-t-elle terminé sa phrase que Patrick passe dans le champ de vision de Sabine, réveillant brutalement les papillons. « Il n'a pas pu entendre notre conversation », pense-t-elle. En effet, c'est impossible qu'il ait compris ce qu'elles disaient parce qu'elles ne parlaient pas assez fort et qu'il est arrivé juste après. Cette constatation semble calmer les chatouillements.

— Je vais chercher des glaçons, annonce-t-elle, saisissant l'occasion de clore le sujet.

Quand il n'y a pas de clients à servir, les personnes qui tiennent les caisses doivent nettoyer les installations, comme la station de frites ou les machines à boissons, et remplir les bacs à glace. Estimant que ça donnerait une mauvaise image aux clients, les chefs ne veulent pas que les employés restent inactifs durant les moments creux.

Dans l'arrière-cuisine, elle croise Patrick, qui revient à la charge, ravivant les papillonnements :

— Maintenant que Bertrand a abandonné et que tu risques plus rien, avoue. C'est toi qui as écrit ce faux règlement... et c'est Parviz qui l'a affiché.

Comme elle ne répond pas tout de suite, il poursuit :

— Tu peux m'opposer ton front sous ta frange sombre, comme tes yeux qui fuient —

— Si c'était moi, pourquoi je te le dirais ? interjette Sabine.

— Parce que t'as pas échappé à ma perspicacité.

Cette vantardise et cet air triomphant agacent la jeune femme, tandis que les papillons s'agitent de plus belle dans son ventre. Maintenant, il cherche à impliquer Parviz, en plus. Il y a quelques secondes, elle aurait été prête à lui révéler sa participation à ce canular à condition qu'il cesse ses simagrées, mais là, c'est trop ! Elle a envie de lui crier ses quatre vérités ; pourtant, quand elle ouvre la bouche, aucun mot ne vient. Juste une sorte de nausée.

Après quelques secondes de mutisme qui lui paraissent interminables, au lieu du cinglant « fiche-moi la paix » qu'elle voudrait lui envoyer, c'est un essaim de papillons de nuit qui franchissent ses lèvres. Une nuée de paires d'ailes grises et brunes qui volent sans grâce vers son interlocuteur médusé, évitant de justesse son visage.



# Le souffle du papillon

*Praline*





Ce matin-là, la petite pâtisserie du 8, rue Saint-Honoré ne désemplissait pas. Le carillon de la porte d'entrée accompagnait joyeusement les va-et-vient des clients dans un ballet désordonné qui ravissait Boris et Jean-Paul. Et, comme chaque matin, les deux amis s'affairaient sans relâche jusqu'à ce que la dernière corbeille de viennoiseries se fût vidée. Alors seulement ils pouvaient reprendre leur souffle.

Pourtant, Boris ne tenait pas en place. Il briquait le comptoir pour la troisième fois, tout en lançant des œillades nerveuses à la vitrine. Jean-Paul, hilare, lui arracha le torchon des mains.

— Relax, Bo. Et si tu m'aides avec les commandes ?

Il secoua la tête, le cœur au bord des lèvres. Il récupéra son chiffon et retourna à ses poussières imaginaires.

— Allez, quoi, reprit Jean-Paul. C'est pas compliqué ! Tu lui rends sa monnaie, puis tu lui dis : « Je vous trouve charmante, pourrais-je vous inviter à boire un verre ? », et voilà ! Facile, non ?

— Facile, facile, j'voudrais bien t'y voir, grommela Boris entre ses dents.

— Ça fait déjà trois semaines que tu lui louches dessus. Lance-toi, sinon c'est moi qui le ferai, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— J'aimerais beaucoup, J-P, mais... J'y arrive pas, soupira son collègue. Chaque fois que je la vois, j'ai des papillons dans le ventre.

Jean-Paul leva les yeux au ciel en marmonnant une remarque sarcastique au sujet du romantisme. Un tintement familier vint interrompre leur discussion. Aussitôt, Boris fonça sans demander son reste dans l'arrière-boutique, le feu aux joues.

Des sons étouffés lui parvenaient du magasin. Il s'adossa au mur et se représenta la scène. Comme toujours, elle avait remonté ses cheveux flamboyants en un chignon désordonné qui tenait à l'aide d'un crayon de couleur. Elle portait, calé sous son bras, un de ces grands cartons à dessin vert moucheté de noir. Elle avait franchi le seuil de la boulangerie d'un pas précipité et, immanquablement, s'était pris les pieds dans le paillason. La jeune femme s'était rattrapée de justesse en lâchant un petit juron, puis s'était dirigée droit vers le comptoir en dédaignant les éclairs au chocolat, fraisières, tartelettes au citron et autres merveilles gourmandes. Il pouvait presque sentir son parfum à la violette.

— Bonjour ! Il vous reste des...

— Des croissants aux amandes, bien sûr ! Boris en a mis un de côté pour

vous.

Jean-Paul avait appuyé sur le prénom de son ami, ce qui le tira de sa torpeur. Il saisit délicatement un sachet en papier kraft comme s'il s'agissait d'une tasse en porcelaine et sortit de sa cachette. Son regard s'attarda un moment sur le carrelage blanc banal, puis sur les chaussures de son ami avant d'oser croiser celui de la cliente.

Son estomac se serra.

Tourneboula.

Valdingua.

Il eut l'impression qu'il avait avalé une dizaine de mains, et qu'elles chatouillaient frénétiquement l'intérieur de son ventre. Les siennes furent alors prises de violents tremblements. Le sachet s'écrasa au sol dans un bruit mat. Boris pensa « quel dommage ! », avant de perdre connaissance.

— Bon, monsieur Ivanov, je ne sais pas comment vous annoncer ça.

Boris grimaça, une main sur le ventre. Il avait préféré affronter le docteur Fabre dans son cabinet, avec plus ou moins de dignité, plutôt qu'allongé sur un lit, entouré de machines compliquées aux bips agaçants.

La pièce était austère. Ses seules fantaisies résidaient dans une petite figurine de bulldog posée sur un imposant bureau en bois sombre, et dans d'innombrables diplômes encadrés qui dissimulaient les murs. Ces derniers rassurèrent un peu Boris. Mais, la mine soucieuse du docteur n'augurant rien de bon, il décida de s'attendre au pire.

— Je vais être direct. Votre cas... est exceptionnel.

Le médecin tourna l'écran de son ordinateur vers le patient. Une radiographie de son abdomen apparut alors.

— C'est une blague ?

Douze papillons, très exactement, avaient été figés en plein vol, là où se trouvait normalement son estomac. Certains avaient les ailes tachetées, d'autres, plus fantaisistes, présentaient de jolis tourbillons symétriques.

— Comment...

— Nous ignorons comment une telle chose est possible, reprit le docteur Fabre. Cette situation, sans doute angoissante pour vous, s'avère être une occasion unique de repousser les limites de la science.

Il l'écoutait à peine. Les pensées les plus folles se bousculaient dans sa

tête. L'hypothèse d'une caméra cachée ou d'une farce de ce bon vieux J-P lui avait évidemment traversé l'esprit. Mais la douleur innommable que subissaient ses entrailles était bien réelle. Et ce n'était pas drôle du tout.

— Si vous le permettez, je pourrais vous présenter à quelques-uns de mes confrères, s'adoucit Fabre.

Boris, encore secoué, acquiesça.

Quelques coups de téléphone plus tard, le bureau fut submergé par une marée de spécialistes à l'air renfrogné. Ils lui tâtèrent le ventre, prirent sa température, observèrent longuement la radiographie.

— De beaux spécimens, commenta l'un des docteurs.

— Comment font-ils pour respirer là-dedans ?

— Et pour manger ?

— Nous devrions peut-être lui faire ingérer du nectar.

— Demandons à un lépidoptériste, il en saura certainement plus.

— Si le patient reste trop longtemps assis, aura-t-il des fourmis dans les jambes ?

— On pourrait essayer.

Le docteur Fabre finit par couper court aux discussions, au grand soulagement de Boris, et chargea une infirmière de le conduire dans une chambre. Elle lui administra un puissant somnifère et promit de revenir le voir après une bonne nuit de sommeil.

Avant de sombrer, il se rendit compte que personne ne lui avait demandé comment il allait.

— Salut, mon rat de labo préféré, chantonna une voix enjouée.

— J-P !

Boris n'avait jamais été aussi heureux de le voir.

Cela faisait près d'un mois qu'il avait élu domicile à l'hôpital et qu'il mourait d'ennui. La journée, les blouses blanches défilaient, parfois accompagnées de journalistes qui avaient appris l'affaire. « Le mystère Ivanov », « L'effet papillon » et autres jeux de mots douteux avaient fait la une des faits divers. Les visites n'étaient par contre pas autorisées, « pour éviter les curieux malintentionnés » avait expliqué le docteur Fabre. La nuit, ses papillons dansaient la sarabande, effleurant sans cesse son ventre de leurs ailes étonnamment puissantes.

Au bout du compte, les spécialistes, n'ayant rien trouvé, s'étaient lassés et avaient consenti à le libérer.

— Tu es mon sauveur, lui souffla-t-il.

— Je sais, je suis le meilleur, s'esclaffa l'intéressé. Tiens, un cadeau spécial jour-de-sortie-de-la-prison-médicale !

À ces mots, il déposa un petit carton et une enveloppe bleu pâle sur la table de nuit.

— Un merveilleux, avec plein de chantilly, comme tu les aimes, s'amusa-t-il.

Boris répliqua, sur le même ton :

— Tu m'as même écrit une lettre, je suis chanceux.

— Au risque de te décevoir, elle n'est pas de moi. Une jolie rousse me l'a confiée ce matin...

Les papillons s'agitèrent furieusement, et leur hôte ne put retenir un rictus. Ses doigts brûlaient d'envie de déchirer le papier azur, mais la missive resta sagement là où Jean-Paul l'avait laissée.

— Ok, ok, j'ai compris. Je reviens, il reste de la paperasse à signer.

Il quitta la pièce en sifflotant, laissant son ami en tête à tête avec un charmant message.

*Cher Boris,*

*J'espère que vous allez mieux.*

*J'ai appris que vous seriez bientôt de retour. Quelle bonne nouvelle !*

*Les croissants aux amandes n'avaient plus la même saveur sans vous.*

*À très bientôt,*

*Michelle.*

*P.S. : Rendez-vous vendredi soir, à 19 heures, au Promontoire du Songe.*

Il n'en crut pas ses yeux, et relut plusieurs fois la lettre jusqu'à la connaître par cœur. Quand J-P revint, Boris poussa un cri de victoire. Il leva le poing au ciel et ils éclatèrent ensemble d'un grand rire sonore.

— Bravo, mon pote ! Allez, viens, on va fêter ça.

Avant de quitter sa chambre, il pressa le feuillet contre son cœur, inspira profondément et sentit douze paires d'ailes frétiller tout doucement dans son estomac.



Michelle était là, sur le promontoire. Des mèches folles, balayées par le vent, s'échappaient de son chignon lâche. Elle avait mis du rouge à lèvres. Quand elle le vit arriver, elle esquissa un sourire qui dévoila une petite tâche carmin sur une de ses dents. Il tenta de calmer mentalement les papillons qui s'affolaient, en vain.

— Merci d'être venu, bafouilla-t-elle.

— Merci de m'avoir invité, rougit-il.

Elle rabattit une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Désolée, je... Je suis un peu nerveuse.

— Et moi donc ! J'ai les jambes en cot... qui tremblent.

Il se félicita de s'être rattrapé. L'enfer qu'il venait de vivre lui avait grandement suffi.

— Vous... euh... Vous dessinez, non ? risqua-t-il en désignant du menton le fidèle crayon qui maintenait les cheveux de Michelle en place.

— Oui, j'ai repris des études d'art, répondit-elle avec plus d'assurance. L'académie n'est pas très loin de votre boulangerie.

— Oh, alors c'est pour ça qu'on vous voit tous les matins. Je comprends mieux !

Ils échangèrent encore quelques banalités sur le même ton. Michelle se lança alors avec passion dans un monologue sur les croquis qu'elle faisait à ses heures perdues. Ils enchainèrent sur la carrière avortée de trompettiste de Boris et sur sa capacité à rendre les viennoiseries moins banales. Petit à petit, la gêne se dissipa et, tantôt Boris, tantôt Michelle esquissait un pas timide dans le seul but de se rapprocher un peu plus de l'autre.

Pourtant, après ces quelques échanges encourageants, un silence s'installa. Aucun d'eux n'osa le briser. Boris, ne sachant plus où se mettre, se balançait d'un pied sur l'autre. Ses locataires ailés commençaient à le faire souffrir et il ne put s'empêcher de se passer une main sur l'estomac. Si elle remarqua ce geste, elle eut la délicatesse de ne pas l'interroger. Il se dit qu'elle était vraiment merveilleuse.

Le soleil commençait à se noyer dans l'océan. La jeune femme frissonna et se frictionna les bras pour se réchauffer. Il lança alors le sujet de conversation numéro un sur la liste des sujets à éviter à tout prix lors d'un rendez-vous galant.

— Il fait un peu frisquet pour la saison.

Il s'en serait donné des claques.

— C'est vvvrai, acquiesça-t-elle en tremblotant.

Un nouveau silence. Il se rappela soudainement toutes les comédies romantiques qu'il avait vues, réalisant avec tristesse qu'il n'avait pas de manteau à lui offrir. Il prit alors son courage à deux mains et enlaça maladroitement les épaules de Michelle.

La jeune femme se blottit contre lui.

Boris se sentit chavirer.

Devant eux, le ciel se teinta d'orange et de rose pastel. Tout était parfait.

— Vous... Tu as eu une bonne idée de me donner rendez-vous ici. Le coucher de soleil est sublime ce soir, souffla-t-il.

Elle se tourna vers lui et il réalisa que leurs visages étaient très proches. Il remarqua qu'elle avait un petit grain de beauté au coin des lèvres. Les effluves fleuris de son parfum vinrent lui chatouiller les narines. Son corps tout entier n'était plus que chaleur et fourmillements.

— Oui, chuchota-t-elle. J'en ai le souffle coupé.

À peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle blêmit. L'effroi déforma ses traits délicats. Elle porta les mains à sa gorge et, avant même que Boris n'ait pu dire ou faire quoi que ce soit, elle s'effondra.





## BONUS

Le comité de lecture et les organisateurs ont eu des papillons dans le ventre en lisant ce thème et se sont dit « Pourquoi ne pas faire un cadavre exquis tous ensemble ? » Le résultat est...gazeux...

Saurez-vous reconnaître qui a écrit quelle partie ?





# Papiprout dans ton pantalon

*Isapass. HP. Cocochoup.  
Cricri. Dede. Doublure Stylo.  
Petra Ostach*







La machine émet un dernier gargouillis puis hurle un «BIIIIIP» impératif en recrachant la monnaie. Obéissant, Edmond récupère le gobelet fumant en s'efforçant de préserver ses doigts des éventuelles dégoulinures. De l'autre main, il presse son ventre capricieux. L'épreuve de sa présentation matinale a beau être derrière lui, son système digestif ne semble pas encore totalement remis du stress.

— Bon exposé, ce matin.

Derrière la buée de ses lunettes, se dresse le grand patron de la société. Edmond affiche un sourire tordu, ouvre la bouche pour remercier, et s'entend proférer un rot à faire trembler les murs.

Le directeur écarquille les yeux, ébahi, mais ce n'est rien comparé à son expression lorsqu'un papillon se pose sur son nez. Il agite les mains dans tous les sens.

— Aaaaah, virez-moi ça ! Qui a ouvert les fenêtres, hein ? On est en décembre, enfin !

Edmond retient son rire et se cache derrière son gobelet de café. Il en boit à peine une goutte que son ventre proteste silencieusement mais très violemment, lui donnant l'impression que ses organes dansent, ou se battent, à l'intérieur de lui.

Edmond contracte fort son fessier comme le lui a enseigné son professeur de pilate. Mais là, il ne s'agit pas d'apprendre à gagner sa ceinture abdominale mais plutôt de faire barrage à un vent violent qui menace de s'expulser de ses entrailles. Une goutte de sueur perle sur la tempe d'Edmond.

Serait-ce l'effet papillon ? Un battement d'ailes sur le nez du patron et c'est la déferlante dans le ventre d'Edmond ?

Le papillon est toujours là. Les fenêtres sont ouvertes. Il faut aérer la pièce, c'est important. L'insecte s'illumine. Ce papillon de lumière, sous les projecteurs, ne semble pas embêté de voir le directeur s'agiter de partout, cherchant à le chasser en vain. Le ventre d'Edmond aussi s'apprête à passer sous les projecteurs... Cela ne saurait tarder...

Edmond tente une gorgée de café, espérant calmer les spasmes qui agitent son bidon, avant de se souvenir que le café a plutôt tendance à activer la tuyauterie. Il n'est plus temps de contracter. Il faut serrer les poings et le reste très fort et espérer arriver à temps à bon port.

Alors que le patron essaie tant bien que mal de faire sortir le papillon, Edmond tente de s'éclipser discrètement vers les toilettes. Edmond presse le pas en serrant les fesses, tel un athlète de marche rapide.

— À l'aide ! crie le patron.

Edmond sursaute et se retourne. Le patron se débat, il n'arrive pas à se débarrasser du papillon qui semble déterminé à ne pas se laisser faire. Il vole et virevolte autour de sa tête, esquive les mains du patron, et semble même le pousser vers la fenêtre.

Edmond est désemparé, si bien qu'il en oublie de serrer les fesses. PRRRRROUUTTT ! Un essaim de papillons s'échappe de son pantalon et se dirige droit sur le patron qui tombe par la fenêtre.

Sous le choc, Edmond s'évanouit. À son réveil, il est en prison pour le meurtre de son patron. C'est l'effet papillon.



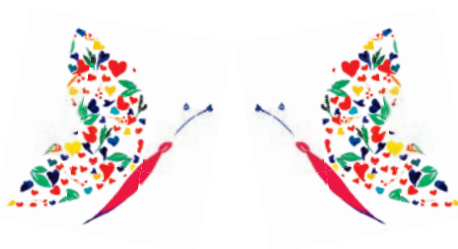


## REMERCIEMENTS

Un grand merci aux participants de cette deuxième édition de la PAnthologie et un grand bravo aux lauréats : Fannie, HarleyAWarren, Herbe Rouge, Kévin Gallot et Praline. Sans votre créativité et votre audace, la PAnthologie n'existerait pas.

Un grand merci également aux membres du comité de lecture, Cocochoup, Cricri, DoublureStylo, HP et Isapass. Vous avez été parfaites. Votre engagement et votre dévouement inégalables ont rendu ce recueil possible.

Dédé & PetraOstach.





FIN











# PANTHOLOGIE

## Édition II

*«Un personnage discute avec un collègue de travail et remarque qu'il a soudainement des papillons dans le ventre...»*

On pourrait croire que ces lépidoptères sont bien anodins, n'est-ce pas ? Ils ont pourtant débouché sur des voies très inattendues ! Un rendez-vous à l'aube pour déguster des croissants aux amandes, une balade en SAMU, un grand ménage, une blague qui menace de mal tourner, voilà où les plumes et leur imagination fertile ont conduit ce fameux personnage.

Grâce aux auteur.e.s de Plume d'Argent qui ont relevé le défi, cette seconde édition de la PAnthologie va vous emmener ailleurs. Peut-être même jusqu'à une galaxie très, très lointaine...

*Résumé par Isapass*